

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



De l'injure à la torture en passant par Paris et Saint-Tite

Herménégilde Chiasson et Pierre Raphaël Pelletier, *Pour une culture de l'injure*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 104 p., 18 \$.

Louis Hamelin, *Le voyage en pot*, Montréal, Boréal, 1999, 234 p., 22,50 \$.

Serge Patrice Thibodeau, *La disgrâce de l'humanité. Essai sur la torture*, Montréal, VLB, 208 p., 19,95 \$.

Claudine Potvin

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (2000). Review of [De l'injure à la torture en passant par Paris et Saint-Tite / Herménégilde Chiasson et Pierre Raphaël Pelletier, *Pour une culture de l'injure*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 104 p., 18 \$. / Louis Hamelin, *Le voyage en pot*, Montréal, Boréal, 1999, 234 p., 22,50 \$. / Serge Patrice Thibodeau, *La disgrâce de l'humanité. Essai sur la torture*, Montréal, VLB, 208 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (99), 50–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Herménégilde Chiasson et Pierre Raphaël Pelletier, *Pour une culture de l'injure*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 104 p., 18 \$.
 Louis Hamelin, *Le voyage en pot*, Montréal, Boréal, 1999, 234 p., 22,50 \$.
 Serge Patrice Thibodeau, *La disgrâce de l'humanité. Essai sur la torture*, Montréal, VLB, 208 p., 19,95 \$.

De l'injure à la torture, en passant par Paris et Saint-Tite



Faut-il de tout pour faire un monde ? L'essai comme genre
 « fourre-tout » par excellence.

ESSAI
 Claudine Potvin

L'ESSAI EST UN GENRE MIXTE. On y met de tout, on lui donne la forme que l'on veut et c'est très bien ainsi à condition de ramasser ici et là les morceaux ou de penser le corpus en termes de fragmentation. Ainsi, de l'injure, il restera peu de chose alors que le voyage, physique ou imaginaire, jaillira à la lumière d'un souvenir.

De la beauté et des anges déchus

Si le livre de Chiasson et Pelletier se veut un dialogue sans compromis, il s'agit bien d'une conversation ratée. Deux écrivains, deux artistes peintres, font le pari de repenser la beauté sous forme d'échanges. Or, on se demande ce qui cloche dans ce texte jusqu'à ce qu'on arrive au mi-temps de la lecture et qu'on lise ces propos de Herménégilde Chiasson : « [...] ce livre devait être au départ une longue conversation s'échelonnant sur plusieurs mois, mais comme tu m'as envoyé le tout d'un seul coup, j'ai l'impression de répondre à une longue lettre. » Ce à quoi il ajoute un peu plus loin : « Alors, Pierre, il faut prendre ce texte comme une suite d'impressions ou une suite d'anecdotes ou une suite de vérités inébranlables et pratiques (poétiques ?). » (p. 49) D'où cet effet de double langue, de sujets différents, de dispersion, de mésentente. D'où la tendance de Chiasson à rattraper son interlocuteur, reprenant ses questions, proposant des pistes jamais suivies.

Pour une culture de l'injure, titre superbe, se présente sous deux colonnes : interventions, toujours plus élaborées du côté de Chiasson, enrobées de dessins, de reproductions d'articles et d'illustrations de dictionnaires liées à l'univers esthétique (peinture, sculpture, musique, architecture, tableaux d'anges, etc.), et de griffonnages qu'on pourrait

croire d'un enfant qui se serait approprié un livre de ses parents à leur insu. Il va de soi que ces lignes barbouillées ici et là sur la page ont pour fonction d'attirer l'attention du lecteur et simultanément de démystifier, voire de déconstruire, le concept même de beauté véhiculé par les institutions littéraire et artistique. Or, ce trop-plein de la page nous empêche d'apprécier le silence et la lumière dont se réclame Chiasson. Comme ce dernier le suggère, les injures « n'ont pas toujours à être vociférées, elles peuvent relever du silence ». Cette phrase s'inscrit franchement contre l'attitude de Pelletier, plus proche de la révolte inutile, de la banalité, que de la réflexion. Faite de répétitions, de clichés (« couleurs, quand vous nous tenez, la lumière est possible », « La montagne est si haute, le puits si profond » p. 20), de la reprise agaçante et faussement élogieuse du nom de l'autre (Hermé), d'un certain apitoiement sur le moi, de balbutiements, d'allusions religieuses mal justifiées (chapelet, sacrilège, Lucifer, Sermon sur la montagne, grâce, prière, béni, catéchisme, etc.), la parole de Pelletier se transforme en lamentation lyrique au style ampoulé et surfait.

La « réponse » de Chiasson par contre a l'avantage de s'inscrire en grande partie en dehors de la conversation. Bien que l'auteur fasse semblant de reprendre les questions de l'autre, il n'en dévie pas moins, heureusement, du côté de sa démarche personnelle :

Le scandale m'agace. J'y vois une manière juvénile et facile de cristalliser l'attention. Le vrai travail se fait dans l'articulation. Mot qui contient dans sa racine le mot art et qui semble contenir pour moi le vrai travail, la vraie beauté. (p. 95-96)

Dans les interventions de Chiasson se glisse alors le véritable livre sur la beauté, amorcé jadis par le poète acadien, composé des quatre fragments suivants : une affiche et une écriture, un grain de voix, une lumière, les yeux d'une actrice. Au fond, la beauté ne s'invente pas ; elle est, elle n'est que perception. On a l'impression que Chiasson s'en est rendu compte au fur et à mesure qu'il avançait dans son « monologue ».



Herménégilde
 Chiasson

D'un gitan québécois

Entre le récit de voyage, le commentaire littéraire, le journal, le souvenir personnel, l'essai, la chronique, *Le voyage en pot* de Louis Hamelin offre aux lecteurs un texte étalé sur une période de douze mois et qui se promène entre la Gaspésie et la Mauricie, l'Europe et l'Amérique. La langue d'Hamelin est sans doute ce qui plaît le plus ici : savoureuse, subtile, sarcastique, cynique même, vive, riche. Ce livre, bien écrit, dégage précisément une certaine intelligence de l'image et de l'observation. « Ce sont les fluctuations de cette entité parfois floue que j'ai essayé de fixer, écrit Hamelin dans son avant-propos, sans toujours m'en rendre compte [...], dans les pages qui suivent, rédigées pour la plupart en style libre. » (p. 10) C'est parce que cette entité ou réalité demeure floue et que le style s'avère dégagé de contraintes que, sous la plume de l'écrivain, les gens, les lectures et les idées s'allument et nous allument.



Louis Hamelin

Le séjour à l'étranger semble dominer cette « mise en pot ». Telle une plante exotique, le passage obligatoire par Paris de tout écrivain québécois en voie de consécration mérite qu'il place le pot du côté du soleil. Toutefois, si Paris devient une sorte de leitmotiv, la Ville lumière s'éclipse d'elle-même, ironiquement, comme envahie par des rhizomes deleuziens qui récupèrent à leur tour une voix plus familière (celle de l'enfance, celle d'une région) ou bien une langue plus révolutionnaire (le Mexique des Zapatistes), ou encore un « rêve gitan ». En fait, frôlant le désir des êtres et des lieux, Hamelin touche un peu à tout dans son livre : la souveraineté, l'identitaire, les cultures technologique et sportive, le voyage,

Goya, la chasse, la gloire et la philosophie féline. Néanmoins, il privilégie la littérature à travers des auteurs tels que Joyce, Aquin, Borges, Simon, Miller, Segovia, Ferron, Kundera, Kerouac, recréant ainsi une sorte de salon du livre où les médias n'entrent pas. Lectures qui constituent autant de points d'entrée et de sortie dans l'œuvre même de Louis Hamelin. Lectures qui montrent bien que « [s]e fondre dans le monde [et j'ajouterais dans les livres] et, perpétuellement, naître. C'est la seule aventure dont il [est] question ici » (p. 10).

Le voyage en pot se lit bien, et se parcourt à la manière d'un petit musée ouvert sur le monde, sur toutes sortes de mondes. Tout visiteur y trouvera son compte.

Les chemins tortueux de la torture

En plus d'être poète, lauréat du prix du Gouverneur général du Canada (il a publié sept recueils de poésie), Serge Patrice Thibodeau a longuement milité avec l'équipe d'Amnistie internationale. Son essai sur la torture est un ouvrage né de multiples rencontres effectuées au cours de son travail sur le terrain (le Liban occupé par Israël surtout). Le besoin de témoigner de cette réalité l'a amené à ce projet de livre, le plus difficile selon l'auteur, qui avoue : « Chaque fois que la tentation d'abandonner surgissait dans mon esprit, je revoyais toutes les personnes avec qui j'avais longuement discuté et je me disais que si je ne savais que parler, ce serait pour elles que je parlerais. » (p. 22) Il s'agit bien



Serge Patrice Thibodeau

ici de parler, faire voir, dénoncer : plaider plus que pamphlet, *La disgrâce de l'humanité* cherche avant tout à informer un public trop souvent ignorant des faits et, en deuxième lieu, à proposer quelques moyens d'action à des militants et militantes qui œuvrent en vue de l'abolition de la torture.

À cette fin, Thibodeau examine donc la « question » (qui ? pourquoi ? comment ?) de la torture à partir d'une brève histoire de l'Antiquité au XVIII^e siècle, tout en faisant un détour du côté de l'opéra, et à partir du lexique de la torture (euphémismes, néologismes, langue du bourreau). De plus, l'auteur examine les différentes prises de position internationales (Conventions européenne et américaine, Charte africaine, Code de conduite et d'éthique médicale, Déclaration universelle des droits de l'homme) pour enrayer la torture dans le monde. Cependant, comme Thibodeau le souligne, « ces diverses actions internationales n'ont pas réussi à prévenir la torture quoique le travail accompli soit important et ne doit pas être sous-estimé » (p. 65).



La partie la plus intéressante sans doute de ce livre porte sur les témoignages de victimes et sur ce que l'auteur appelle les « visages » de la torture : êtres marginaux, impuissants et désœuvrés face à la répression politique, comme les enfants, les adolescents, les femmes, les personnes âgées, les réfugiés, les gais, les lesbiennes, les travestis, etc. C'est pour eux que Thibodeau veut faire naître un peu d'espoir, c'est pour eux qu'il cherche à conscientiser les autres car « [a]gir, c'est œuvrer à faire disparaître une fois pour toutes la disgrâce de l'humanité » (p. 107).

En dernier lieu, il faut signaler que Thibodeau a compilé à la fin de son ouvrage une bibliographie exhaustive (ouvrages de référence, sites Internet, documents vidéo à consulter, articles de droit international et d'Amnistie internationale en annexes) qui sera utile à tous les gens qui s'intéressent à la défense des droits de l'homme et à tous ceux qui s'interrogent sur le fait qu'au moins 125 pays dans le monde infligent encore aujourd'hui des tortures à certains de leurs citoyens.

 VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.



358, rue Guimond, Longueuil
(Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494
Fax : (450) 670-2400
Courriel : viad@total.net